

CHAPITRE 1

LA CARTE POSTALE QUI PUE LA NAPHTALINE

Tout commence comme une pub vintage pour un monde qui n'a jamais existé. On te balance les images en rafale : un ballon qui roule sur le bitume, des enfants qui rient comme dans une réclame de dentifrice, des voisins qui se refilent un sucre plutôt qu'un recommandé d'huissier. Le tableau est si propre qu'on entend presque les violons derrière, mais si tu zoomes un peu, tu vois les détails : le ballon est crevé, les gosses ont les genoux écorchés, et le voisin a surtout envie de t'emprunter ta femme plutôt que ta farine. Le respect des anciens ?

On l'idéalise comme une politesse sacrée. En réalité, c'était surtout : « ferme-la et écoute papy recracher ses vérités au pastis. » On appelait ça sagesse, alors que c'était juste du volume sonore et une prostate mal vidée. Le mythe adore ce genre d'anecdotes repeintes en doré : tout ce qui n'était qu'ennui ou oppression se transforme en leçon de vie. L'âge d'or devient un stand de tir où les vieilles certitudes sont recyclées en ballons de baudruche.

C'est l'illusion suprême : la simplicité. On te la vend comme une vertu, alors qu'elle n'était que la conséquence de la misère. Moins de choix, moins de droits, moins de bruit. Ça s'appelle la pauvreté, pas la pureté. Mais dans la vitrine, on te fait croire que la vie sentait la tarte aux pommes ; en vrai, ça puait la lessive au fiel et le dentier mal rincé. La façade flatteuse marche parce qu'elle ment avec style. Elle gomme

les rides du réel, colle un filtre sépia et file l'impression que tout brillait sans effort.

Mais derrière chaque sourire sépia, il y a une dent pourrie effacée au montage. Le « c'était mieux avant » n'est pas un souvenir, c'est du marketing pour fantômes. Et si vraiment c'était l'âge d'or, alors c'était surtout un âge de rouille repeint en doré par des marchands de souvenirs. Et pour clore le tableau : oui, avant, il n'y avait pas TikTok pour filmer la nullité en direct. Mais il y avait quand même la nullité. Elle se passait juste hors champ, dans les cuisines, les usines, les caves.

LES RELIQUES OFFICIELLES DU PARADIS PERDU

Regarde l'imagerie qui revient toujours, comme un vieux vinyle rayé qu'on nous force à réécouter. Les photos jaunies aux coins écornés, ces reliques qu'on sort des tiroirs comme des preuves d'un paradis perdu. En réalité, ce sont des certificats de misère imprimés sur papier glacé : la couleur a fui, pas la crasse. Les villages qu'on repeuple dans nos têtes ont aussi connu l'exode, l'isolement, les pénuries et des existences dont personne n'a pensé à conserver la version publicitaire.

Mais l'imagination nostalgique s'en fout : elle colle des silhouettes heureuses dans les ruelles désertes, comme si

les fantômes avaient le bon goût de sourire pour la photo. Les charentaises au bord du feu, symbole de confort ? Sauf qu'elles servaient surtout à masquer le sol gelé parce que le chauffage, c'était une bûche de merde qui tirait mal. La radio qui grésille ? On en parle comme d'une voix familière, mais elle sonnait surtout comme un asthmatique en train de crever, crachotant de la propagande et trois chansons mal enregistrées. Le repas « simple mais vrai » ?

Traduction brute : un chou mal cuit qui te défonçait l'estomac et un vin aigre qui décapait la gorge. Si c'est ça « l'authenticité », autant lécher une poubelle, au moins elle n'a pas la prétention de s'appeler terroir. Ce décor sépia agit comme une carte postale truquée. On gomme le purin qui empestait chaque pas dans les villages, on efface la boue incrustée aux chevilles, on rajoute des joues rosies à la gouache. Tu crois voir un monde « plus vrai », mais c'est juste une mise en scène où les édentés se découvrent soudain un sourire Colgate.

C'est le maquillage du cadavre avant l'enterrement : propre, immobile, rassurant. Le mythe adore ce genre de décors fixes : ils ne parlent pas, ils ne contestent pas, ils ne rappellent pas que derrière la photo se cachait une vie courte, rude, souvent pourrie. L'image, c'est la camisole qui permet à la nostalgie de tenir debout. Et chaque fois qu'on la ressort, on replonge dans le même mensonge.

LE REBELLE EN CHARANTAISES

Le mythe aime se déguiser en résistance. Pas la résistance armée, hein, juste la pantomime pathétique de ceux qui confondent leur souvenir avec un étendard. Les adeptes du « c'était mieux avant » se posent en gardiens d'une sagesse ancestrale, comme si bouffer des rutabagas à la bougie leur donnait des pouvoirs mystiques. Le rutabaga ne confère rien, à part des flatulences patriotiques et une haleine de fin du monde. Leur posture, c'est la dissidence discount. Ils refusent la modernité, sauf quand elle leur sert de mégaphone. Ils crachent sur le progrès mais le vomi sort en HD, depuis un smartphone chinois connecté en 5G.

Ils se prennent pour des ermites visionnaires mais passent leur vie à rafraîchir Facebook pour voir si leur plainte a récolté trois likes et un commentaire d'un cousin alcoolique. La « grande différence » se limite donc à une grimace nostalgique postée sur une plateforme qui symbolise précisément ce qu'ils prétendent rejeter.

Il faut voir la théâtralité de la chose : poser en gardien d'une sagesse qu'on n'a jamais eue, transformer sa peur en rébellion, brandir un passé inexistant comme si c'était une arme. Résultat : ça ressemble plus à un cosplay raté de druide qu'à une lutte héroïque. Le folklore au service du confort. Le refus du monde moderne en version Wi-Fi illimité. Le pire, c'est que cette pseudo-résistance rassure. Elle donne à celui

qui déclame « c'était mieux avant » l'impression d'appartenir à une élite : les derniers vrais, les ultimes lucides.

En vérité, ce sont juste des touristes de la mémoire, qui achètent leur authenticité dans des rayons vintage et se prennent en selfie devant l'illusion. La différence affichée ? Rien de plus qu'un refus travesti en vertu. Derrière la posture, on trouve la même routine que tout le monde : courses au supermarché, séries sur Netflix, vacances low-cost. Sauf qu'au lieu d'assumer, ils se racontent qu'ils sont les derniers remparts contre la décadence. Des Don Quichotte de bistrot, qui tapent sur des moulins à vent en se servant des ailes pour sécher leurs larmes.

LE PASSÉ PASSÉ À LA JAVEL

Le passé, on ne l'évoque jamais brut. Trop sale, trop rugueux, trop puant. Alors on le passe à la javel, on le rince jusqu'à ce qu'il devienne consommable. On efface la crasse collée aux murs, la fumée grasse dans les poumons, la faim qui creusait des ventres d'enfants comme des caves vides. On garde la croûte dorée du pain croustillant, mais on oublie qu'il fallait parfois le voler pour l'obtenir. On ressort les bals du samedi soir, mais on range sous le tapis les ceintures qui claquaient à la maison le reste de la semaine.

La tarte aux pommes devient un symbole national, pendant que la mortalité infantile à deux chiffres est reléguée au

statut de détail technique, comme une note de bas de page trop gênante. L'illusion est millimétrée. Les femmes sont fi-gées dans la cuisine, pas parce qu'elles y étaient enfermées, mais parce qu'on prétend qu'elles y régnaient. Leur tablier devient couronne, leur silence un choix, leurs nuits étouffées une douce fidélité.

Les hommes, eux, sont glorifiés pour leur « force » à des-cendre à la mine, jamais pour leurs poumons déjà au cime-tière à trente-cinq ans. C'est simple : on a repeint le bagne en épopée, la contrainte en tradition, la survie en sagesse. Le tri sélectif est d'une efficacité redoutable. On garde ce qui brille et on jette le reste à la fosse commune de la mémoire collective. À ce niveau de falsification, même les spin doctors modernes en restent jaloux.

Pas besoin de manipuler l'opinion avec des algorithmes : il suffit de raconter que le dimanche sentait la confiture maison et la messe en fanfare, en évitant soigneusement de préciser que la confiture masquait le goût de la moisissure et que la messe, c'était aussi l'occasion de fermer les yeux sur les abus des prêtres. La magie du « c'était mieux avant » repose exactement là : dans cette capacité à transformer un charnier en carte postale. C'est une lessive mémorielle qui blanchit les pires saloperies et ressort les miettes appétissantes.

Tout le monde adore l'odeur du pain, personne n'a envie de parler des dents qui manquaient pour le croquer.

Ce n'est pas une nostalgie innocente, c'est une fraude organisée. Un tableau truqué où la misère disparaît comme par enchantement, où l'humiliation sociale se travestit en folklore, où la souffrance se recycle en « authenticité ». L'illusion vendue, c'est ça : une publicité mensongère pour un produit périmé depuis des siècles, mais qu'on continue de payer au prix fort. Dynamique du discours Le mythe « c'était mieux avant » n'est pas seulement une carte postale jaunie, c'est aussi une mise en scène. Toujours la même dramaturgie : voix grave, yeux humides, complicité de circonstance.

On sort les souvenirs comme des reliques, on les raconte avec la solennité d'un prêtre qui bénit une boîte de conserve. La lumière est tamisée, les mots s'étirent, et l'auditoire hoche la tête comme si l'on récitait une vérité millénaire. L'ambiance est saturée de sépia, un filtre affectif qui transforme la banalité en épopée et l'ennui en grandeur.

LA MESSE EN SÉPIA

C'est le storytelling du pauvre, une liturgie bricolée dans les cuisines et les repas de famille. L'histoire n'a pas besoin d'être vraie : elle doit juste déclencher un sourire complice, comme un clin d'œil mafieux. On ne raconte pas, on envoûte. Les détails foireux deviennent sacrés par simple effet de répétition. À force d'être rabâchées, ces rengaines se figent en légendes domestiques : le pain croustillait toujours, les

enfants respectaient toujours, le voisin prêtait toujours du sucre. Et gare à celui qui ose rappeler qu'en réalité, le pain moisissait, les enfants flippaient, et le voisin te dénonçait aux gendarmes.

Le ton est celui du diaporama PowerPoint de mariage mal foutu : photos tremblées, musiques dégoulinantes, transitions lentes. On t'impose l'émotion comme une dette morale. Tu n'as pas le droit de dire que tu t'emmerdes, que l'anecdote est bancale, que le décor pue l'invention. Interrompre papy dans sa chevrotante récitation serait sacrilège, comme si la mémoire sénile était un oracle et non pas un bug qui radote.

Le résultat, c'est un discours interminable. Lent comme un enterrement sous la pluie, mais protégé par une immunité émotionnelle. Tu dois sourire, tu dois acquiescer, tu dois avaler le mythe. Et si tu décroches, c'est toi qui passes pour l'ingrat, le cynique, celui qui « ne respecte pas les anciens ». Le piège fonctionne parce qu'il se nourrit de culpabilité : la légende est inattaquable, pas parce qu'elle est solide, mais parce qu'elle est fragile. Casser l'illusion, c'est casser le grandpère. Alors on se tait, on boit, on subit. En fait, cette dynamique n'a rien d'innocent : c'est une stratégie.

Emballer l'arnaque dans un ton solennel, c'est la garantir contre la contradiction. On n'analyse pas une chanson d'enterrement, on se contente de la supporter. La nostalgie devient donc un bouclier rhétorique : elle remplace l'argument

par l'émotion, l'histoire par la liturgie, la discussion par la messe. Et tant pis si la messe pue la vinasse et l'oubli. Voilà, le théâtre est monté. Rideaux sépia, projecteurs tamisés, accessoires sortis d'un grenier qui sent la poussière et l'urine de chat.

On a repeint les murs de la mémoire avec de la naphtaline pour masquer l'odeur de pourri, et ça marche : le décor brille juste assez pour donner l'illusion d'un âge d'or. Mais l'illusion ne tient qu'à une condition : avoir la mémoire sélective d'un poisson rouge, tourner en rond dans le bocal du souvenir et s'extasier à chaque tour comme si c'était la première fois. Le problème, c'est que les mythes ne naissent pas dans les caves à vin des oncles alcooliques. Ils ont des racines.

Et ces racines ne sont pas des reliques nobles plantées dans une terre fertile ; ce sont des tubercules pourris, des semences moisies qu'on s'obstine à cultiver comme si elles allaient donner autre chose que des champignons toxiques. Le « c'était mieux avant » n'a pas germé dans un bistrot de province en 1983 : il traîne depuis toujours, recyclé, remaquillé, éternel retour du même gémissement. Autrement dit : avant d'être une rengaine de comptoir, c'était déjà une chanson de pleureuse. Et si on gratte la couche de vernis nostalgique, ce qu'on retrouve en dessous n'est pas de la sagesse populaire mais de la moisissure universelle.

Le mythe est vieux, oui. Mais vieux comme une viande avariée oubliée dans le frigo : plus il attend, plus il pue.